

La scène agonique de la poésie

dans *Parole prise, parole donnée* de Mohamed Hmoudane

(Raphaëlle Richez)

I. Définitions : Agôn, agonique et polémique :

1/ Les différents sens de l'agonique :

a. Agonique renvoie plus généralement, et par néologisme, à agonie (Définition TLFi) :

A.- Emploi adj. Qui concerne l'agonie

B.- Emploi subst. Celui, celle qui est à l'agonie

La poésie de Hmoudane est également à prendre dans ce sens-là, que ce soit l'agonie de la langue française (qu'il assassine lui-même), l'agonie du « je » (il n'est plus qu'étranger, que ce soit en France ou dans son pays d'origine, le Maroc)

b. Mais cela correspond aussi au verbe grec « Ago », mener, qui désigne l'assemblée puis le concours puis plus généralement toute sorte de combats. L'Agôn pouvait aussi désigner une partie de la comédie grecque ancienne : celle des scènes alternant avec les chants du Chœur, qui présente un débat entre deux personnages soutenant chacun une thèse opposée.

2/ Définition du polémique :

Polémique = détruire l'adversaire, ce que fait le poète sans aucune pitié.

Annette Hayward, dans « La griffe du polémique » : « L'agonique est en fait une sous-catégorie. Selon Dominique Garand, le polémique (la violence), est au principe de toute société et pense nos discours » (Hmoudane ne ferait alors que dire une violence naturelle à l'homme ? Vision pessimiste de l'humanité) « , nos convictions, nos passions [...] Garand présente quatre niveaux du polémique : l'agonique, le polémique, la polémique et le polémiste et leurs rapports possibles : on y trouve un schéma de l'intervention en quatre prise : prise de parole, prise de pouvoir, prise de position et prise de posture ». (Cf. titre *Parole prise, parole donnée*)

L'agonique n'est pas de l'ordre du discours mais de l'ordre de la situation (le non-discours, la technique...) et de la prise de parole individuelle. Les théories proposées pour l'analyse de l'agonique sont le religieux, le cathartique, le tragique. (Y a-t-il une pulsion cathartique chez Hmoudane ou

l'énoncé pur et simple de la violence sans justification ? Ambiguïté quant à Hmoudane qui ne dit pas faire une « satire ». Serait-ce une simple dénonciation sans but précis sur le lecteur ?)

Garand parle même d'un « art de la cruauté », que l'on retrouve bien ici : Hmoudane fait de la cruauté l'un des thèmes majeurs de son œuvre : de manière symbolique, il viole, tue, torture, insulte...

D'après Foucault, l'agonique est « une émulation réciproque où l'on stimule l'autre et lutte avec lui dans une provocation permanente ». Le texte seul ne permet pas d'avoir la réponse de l'autre avec qui on se confronte donc devrait-on alors voir une autre subjectivité chez Hmoudane ? Y aurait-il un autre « Je » ?

Foucault refuse l'emploi du terme « antagonique » (Chez Hmoudane, l'herméneutisme est bafoué), pour le terme d'« agonisme » : rapport à la fois d'incitation et de lutte, une provocation permanente.

II. Parole prise, Parole donnée : théâtre de l'hybris et de la confrontation violente

1/ Le titre

Se fonde sur une opposition, une addition, une accumulation, une énumération ou juste un parallélisme ? Titre très ambigu. « Prise » et « donnée » pouvant chacun avoir des sens différents. « Prise » est en tout cas très violent, dans l'idée d'une prise de possession non autorisée (et non pas la simple prise de parole), Hmoudane s'empare réellement de la parole (la langue française), la dénature, la maltraite, avant de la rendre. Le titre semble néanmoins faire office de proverbe « une parole prise est une parole donnée » : comme s'il prévenait le lecteur de quelque chose, de se méfier de la langue.

1/ Le poème comme théâtre

Dans l'œuvre, si la forme est telle une pièce de théâtre maltraitée (numérotation mélangée ou répétée des actes), Hmoudane, ou plutôt la voix du poète, revendique cette espace théâtral : « j'orchestre des drames » (p.27), « Au tomber du rideau » (p. 28)

Mais Hmoudane mélange les genres : il mêle du comique (par beaucoup d'humour, mais très majoritairement noir) à sa tragédie, mais également au niveau du langage, qu'il ne fait pas que maltraiter mais qu'il mélange à d'autres, comme pour en faire une langue « bâtarde », ce qui renforce l'idée de violence. Mais également comme si, pour dire le réel, une langue au singulier ne suffisait pas, mais qu'il fallait une langue métissée, plurielle pour décrire le monde actuel. Les différentes religions également sont mêlées : le poème p. 21 se termine par « Pour mon Coran ! », celui p. 22 par « amen » et dans le suivant p. 23, il s'adonne à la religion juive ; cette « polygamie » religieuse est très ironique.

2/ « Je » et « Jeu » « Je » avec « Jeu » et « Je » contre « Jeu ».

Herméneutisme bafoué, renversé dans le poème : bien contre mal mais sont alliés et détruisent ensemble : « Main contre main Dieu en personne et Satan réconciliés avaient donné les premiers coups de canon » (p11)

Le poète maltraite la langue, « joue » son jeu cruel avec elle mais se retrouve mêlée à elle, comme s'il signifiait son attachement à la littérature malgré sa cruauté envers elle. « J'en suis le verbe suscité – j'en suis le verbe calciné – le verbe ressuscité ».

Mais Hmoudane « joue » également avec les autres personnages de sa tragédie : il règle ses comptes avec des personnes qu'il a réellement rencontré (« Schérazade ») et est la plupart du temps agressifs envers eux ; seules les figures paternelle et maternelle semblent épargnées ; cependant ce qui semble être de doux souvenirs d'enfance sont irrémédiablement mêlés à cette violence.

De plus, peut-on considérer l'œuvre comme un monologue ? La voix du poète n'est-elle qu'une longue psalmodie de longs textes au début puis de courts poèmes comme si la voix était entrecoupée ? (Par la colère, l'émotion ?) Il y aurait donc un poète dans le texte, hors du texte et le poème serait-il lui-même poète ?

III. La création poétique comme acte dionysiaque ?

1/ Le poème-dionysie.

En s'en tenant à la notion strict et initiale de l'Agôn (ou « agone ») comme « Fête, jeux publics où se déroulaient des luttes athlétiques, avec fréquemment des concours intellectuels ou artistiques » (définition TLF) pendant l'antiquité, par extension elle s'applique plus largement aux fêtes en l'honneur de Dionysos et tous les excès qui pouvaient s'ensuivre.

Il semble que le poème se présente comme un cortège. D'emblée, la voix poétique annonce le ton du recueil par le poème « Matador » en nous annonçant une tauromachie ; on retrouve ici l'idée de spectacle, fête à l'honneur de quelque chose ou quelqu'un, mais aussi la notion de mise à mort : notion introduite dans ce premier poème comme un premier acte de la pièce que le poète nous offre : 1^{er} acte suivit de toute une ribambelle d'autres poèmes dépareillés, que l'on retrouve également dans la confusion de la numérotation des actes et des scènes : Les scènes ont une numérotation en chiffres romains, semblables aux actes ; Ce capharnaüm qui suit la première scène semble être le cortège violent qui suit le poète, le « Matador ».

Ce cortège, cela rappelle celui de Dionysos composé de Ménade et de Satyres, ou sexe, violence, vin, et même drogues (plantes hallucinogènes) se retrouvent : Tous ces thèmes sont présents dans le recueil, notamment l'isotopie du fluide (sang, eau, salive, urine, fluide masculin et féminin) associé souvent à l'encre (écriture).

Le poète s'attaque sans pitié à la langue française, combat titanesque puisque réputée et ardemment défendue par l'Académie Française. Mais le poète la maltraite sans états d'âme et cela durant tout le recueil.

2/ Le poète-Dionysos ?

Le poète est certes le héros tragique de scène qu'est la poésie mais est également métaphore d'un personnage mythologique plus conséquent. En effet, Dionysos est aussi le Dieu des suc vitaux. De même la voix poétique se dit souvent « alcoolisée » : dans la mythologie grecque, le

vin qui a une place prépondérante dans le culte de Bacchus-Dionysos était pensé comme donnant l'immortalité (Dionysos aurait le pouvoir de donner à ses fidèles le pouvoir de dépasser la mort). Dans l'œuvre de Hmoudane, l'immortalité est présente pour que le « je » puisse continuer à tuer sans cesse.

De plus, Dionysos est un Dieu errant, le seul à être né d'une mère mortelle, et se manifeste par des épiphanies : c'est un étranger, qui voyage en permanence et surgit par surprise. Il est de nulle part et de partout, est figure de l'autre tout en gardant la volonté de rester lui-même. Est symbolique de ce qui est déroutant, différent, et surtout issu d'une société où les normes n'existent plus. Cela est très ressemblant avec la situation de la figure de « l'étranger » ou « immigré » que semble dénoncer (même s'il ne revendique pas quelque satire) Hmoudane : étranger qui veut rester lui-même mais rejeté par les autres, toujours considéré comme « l'autre », et surtout qui devient étranger dans son propre pays (« éternel indigène » p.27)

Mais un poète qui se tue lui-même ? Il est « matador », alors que le bestiaire symbolique de Dionysos (excepté l'âne qu'il monte), est représenté par le bouc et le taureau, symboles de virilité. Y a-t-il un « suicide » de la voix poétique ? D'autant que la virilité est parfois mise à mal (il parle de « son sexe tranché ») : Si l'œuvre est une parade qui débute par un spectacle de mise à mort, il n'y a pas que la langue française qui est assassinée, mais bien la voix poétique elle-même ; la fond est aussi bien démembré que la forme. Il y a agonie dans l'énoncé et dans l'énonciation, et cela par la violence.

D'après Nietzsche, Dionysos est la facette de la création poétique de tout temps. Dionysos est également considéré comme le « père » de la comédie et (surtout) de la tragédie.